

# L'électricité de la France

*Pierre Sansot*

**O**N comprendra que ce titre est trompeur et qu'il eût mieux valu « évoquer l'électricité à travers l'histoire d'un petit Français des années 30 à 50 ». J'ai pris le parti, dans ce long récit de la France, de parler d'elle à travers ce que j'ai pu en vivre moi-même, de ma propre expérience. Sur ce point comme sur bien d'autres un projet plus ambitieux eût été possible. A la manière d'Yves Stourdzé, on se fût demandé comment l'électricité s'est répandue en France et surtout quels obstacles d'ordre psychosociologique elle a rencontrés. En effet, les résistances nous renvoient à la culture d'un pays qui n'accepte d'une technique que ce qu'elle veut bien en recevoir. Ainsi les Français ne se résoudront que fort tard à l'électrification du ferroviaire, non point à la suite de calculs rationnels plus ou moins bien fondés, mais parce que leur imaginaire collectif associe le ferroviaire à la lourdeur, à la solidité et que l'électricité mobile, volatile ne satisfait pas cette fascination du lourd. En outre, les Allemands se sont, eux, engagés dans la voie de l'électrification et ce choix suffit curieusement à éveiller notre méfiance. Il me faut donc préciser les lieux et la découpe temporelle de mon expérience. La mémoire me permet de remonter jusqu'aux années 34-36. Ce n'est plus l'émerveillement en présence de la « Fée électricité », une volonté prométhéenne qui s'assure d'une victoire essentielle à ses yeux, l'étonnement que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les ténèbres



Figure 1.

reculent et que l'on entre dans l'ère des lumières. Cela dit, il faut ajouter que l'électricité n'est pas encore un acquis, qu'on la dépense parcimonieusement, que les villes, la nuit tombée ou l'hiver revenu, comporte plus d'ombres que de lumières. Quant aux lieux, ce sont la campagne du Lot-et-Garonne qui, évidemment, n'a pas encore été industrialisée, qui n'a pas tellement changé depuis 1919, puis, à partir de la guerre, l'alternance de ce même Lot-et-Garonne et de la ville de Nice.

Dans nos campagnes, ce qui nous frappait, et qui étonnait également les adultes, c'était la quasi-instantanéité de la lumière électrique. Tout, les récoltes, l'éducation, la vieillesse, la mort (mourir subitement, sans avoir préparé sa mort, c'était mourir foudroyé), sortir de l'enfance, se marier après s'être fiancé, allumer un feu, sécher le tabac, ramasser les tomates, demandait du temps — sauf ce nouveau mode d'éclairage. En outre, celui-ci manifestait une constance remarquable, malgré les différences de tension. *Cette égalité d'humeur, elle aussi, nous étonnait* : le feu bondissait en haut de la cheminée, puis il s'affaissait, les mèches d'une lampe à pétrole grésillaient, s'obscurcissaient ou répandaient une âcre fumée. Le blé, les arbres fruitiers, les hommes connaissaient également des hauts et des bas, des moments d'exaltation et des instants de colère. La lumière électrique ne boudait point et elle donnait sans défaillir ce qu'elle promettait. En fait, ce tableau paraît trop beau pour être vrai car il fallait compter, comme je l'ai dit, avec les différences de tension et avec les plombs : s'emparer d'une bougie, trouver le plomb convenable, ce qui était en général l'affaire des hommes et, de plus, nous devions attendre que le poste « chauffe » avant qu'il ne fonctionne. En ces circonstances, l'électricité *s'humanisait*. Elle ne faisait plus partie du grand délire prométhéen aux termes duquel nous mettrions le grappin sur la terre entière et nous subjuguions les océans et les montagnes ; elle réintégrait le monde



Figure 2.

familier et obscur des tâches modestes. Il en fut de même quand le fer électrique fit concurrence au fer en fonte : là encore, il fallait tenir compte des différentes tensions et la ménagère l'approchait de sa joue pour savoir s'il avait atteint la température convenable, comme elle l'avait fait autrefois pour d'autres fers que l'on chauffait au feu et qui, de surcroît, étaient bien plus lourds.

Je vois dans les *interdictions* et les querelles de préséance d'autres moyens d'apprivoiser un phénomène qui était encore nouveau. On nous recommandait de ne pas approcher nos mains des prises, de ne pas avoir, en pareil cas, les mains mouillées. Nous n'avions pas le droit d'ouvrir la T.S.F. et de changer de station comme si cette manipulation risquait d'endommager, en un périlleux voyage, l'appareil. Dans toutes ces recommandations, nulle horreur véritable. Nous avions plutôt le sentiment que l'on nous faisait peur, comme les adultes s'employaient à le faire en de multiples occasions et nous nous sentions par là même rassurés (en même temps qu'un peu humiliés) d'être traités comme des enfants. On nous interdisait tant d'autres choses et, en revanche, on nous laissait côtoyer des périls dont ces mêmes adultes ignoraient l'existence. Et pourtant, je m'aperçois que ma mémoire me trahit puisque, par exemple, nous avons été choqués par un accident surprenant. Un de nos voisins s'était électrocuté tandis qu'il arrosait un verger. Il avait suffi que le jet de son tuyau d'arrosage rencontre d'assez loin (une dizaine de mètres) un fil électrique pour qu'il meure. Cela nous semblait extravagant et surtout injuste. L'action d'arroser nous paraissait la plus pacifique qui soit : abreuver des plantes quand elles ont soif, rendre la terre plus meuble, voilà qui ne méritait pas une

Figure 1. Eclairage d'une cuisine par Mazda Fluor.

Figure 2. La soufflerie de l'aspirateur permet de vaporiser des parfums ou des produits anti-mites.

Figure 3. Cuisine électrique aux Arts ménagers. 1925.



Figure 3.

telle sanction. *Ce qui nous effrayait, en général, se passait ailleurs, dans un espace quasi imaginaire.* Je songe par exemple à la chaise électrique dont nous avons vu la reproduction sur la couverture d'un journal. On asseyait donc le condamné à mort dans un fauteuil, ce qui constitue ordinairement un geste amical de prévenance, et il mourait électrocuté, il épousait aussitôt la raideur d'un cadavre. On commençait à parler de l'électrochoc, de cette manière curieuse de tempérer la folie par des secousses subites, et les fous eux-mêmes se disaient traversés par des courants de même qu'ils entendaient des voix au téléphone. Toute ces extravagances nous paraissaient incroyables et nous nous rassurions en pensant que nous n'avions pas de téléphone et que nous réservions l'électricité à des usages bien limités et précis.

La distribution, l'extension du réseau électrique s'intégraient à des luttes intestines de notre petite patrie. Notre hameau, lui-même, en avait d'abord été le bénéficiaire, mais quels seraient ensuite les privilégiés ? On supposait des manœuvres clandestines qui d'ailleurs existaient peut-être : en l'occurrence, la confrontation des modérés, des gens de droite et d'église et, d'autre part, les radicaux-socialistes qui lisaient *La Dépêche du Midi* et qui se targuaient de manger de la viande le vendredi. Par bonheur, les travaux des champs exigeaient beaucoup de labeur et il existait d'autres sujets de discorde, comme le tracé et l'entretien des chemins : cette lutte occupait davantage les esprits. Quand l'électricité se diffusait, l'installation du poteau électrique faisait problème. Il arrivait un peu trop souvent qu'il soit malencontreusement posé devant la maison et qu'il bouche la vue. Alors l'on soupçonnait l'Etat, son incompetence ou encore la malice d'un voisin qui n'y était sans doute pour rien. *Une sorte d'affaire qui était du même acabit que les murs mitoyens et qui, sous sa forme querelleuse, entretenait vivement les relations de voisinage ou celles de village à village.*

Quand je reviens à l'ordinaire de ma vie enfantine, je m'aperçois que j'admettais sans trop de difficulté l'existence de l'électricité : elle devait se répandre comme l'eau par des sortes de canalisations et les interrupteurs nous permettaient d'ouvrir ou de fermer des sortes de vannes. En revanche, je considérais des oiseaux qui se balançaient au large de l'azur, sans risque, sur des fils électriques tandis que l'on m'avait recommandé de m'écarter de ces mêmes fils. Ou bien les adultes m'avaient menti, mais on ne manquait pas d'expériences qui témoignaient que l'on pouvait s'électrocuter, ou bien il se produisait des miracles : *l'oiseau sur des fils à haute tension tout comme Jésus se promenait sur l'eau sans couler.* Je me rendis à une explication plus poétique. Il s'établissait une connivence, un pacte de non-agression entre les fils à haute tension et les oiseaux parce que ces deux races appartenaient au monde du ciel et qu'ils avaient ramifié à partir d'un même tronc céleste. Si j'avais été plus pur, si je m'étais allégé d'une vaine matérialité, et j'aurais volé et j'aurais entendu le langage des oiseaux et j'aurais pu toucher, sans dommage, les fils à haute tension. Saint François d'Assise, s'il avait été mon camarade d'enfance, aurait bénéficié de tous ces merveilleux pouvoirs. A l'évidence, l'esprit franciscain s'était perdu, aucun d'entre nous n'était en droit de le revendiquer et il fallait, par prudence, nous abstenir de ces mises à l'épreuve de l'état de notre condition. Que l'on ne croie pas pour autant que nous classions tout à fait l'électricité dans le règne du volatil et du céleste. Certes, elle nous apparaissait comme relevant du domaine de l'invisible, du fluide, de l'insaisissable. Nous ne pourrions jamais en remplir nos poches, nos bidons. Elle était une servante silencieuse alors que nos bêtes ahaïaient pour tracer un labour, elle exerçait le travail d'un colosse formidable alors que nous n'avions jamais pu mesurer ses muscles. Les agents d'entretien grimpaient sur les poteaux comme des acrobates. Oui, mais précisément elle nécessitait

l'installation de ces fameux poteaux, d'abord en bois, puis en ciment, et elle s'immergeait à nouveau dans la matérialité.

Au fond, l'électricité n'aurait pas été grand-chose sans notre école primaire. Grâce à elle, *nous naviguions entre le merveilleux, l'énigmatique et le familier sans qu'il y eût d'incompatibilité entre ces trois attitudes*. L'instituteur, un homme de raison et de progrès, avait cherché à nous expliquer en termes simples le phénomène de l'électricité. Il frottait un tissu (était-ce un morceau de laine ou de la peau de chat?) et il nous montrait qu'à la suite de cet échauffement le tissu se révélait capable de soulever un menu objet comme un bout de papier : avec des intermittences d'attraction et de répulsion, selon les conditions de ce que je n'ose pas nommer pompeusement l'expérience. En fait, nous étions encore plus dubitatifs quand on l'avait réalisée devant nous et, en même temps, ce n'était pas assez à notre gré. Tant qu'à faire, *nous attendions davantage du montreur de prodiges*, qu'il hypnotise l'un d'entre nous, qu'il le soulève perpendiculairement du sol sans le toucher, qu'il nous annonce l'institution d'un été de cinq mois ou de la semaine des quatre jeudis. Nous espérions un thaumaturge, un prestidigitateur, voire un charlatan, et nous écoutions un homme qui s'évertuait à nous dire que tout s'effectuait et se comprenait à l'aide des lois naturelles. Ce malentendu me semble maintenant total et savoureux. Un enseignant de la III<sup>e</sup> République, avec toute sa bonne volonté, s'entêtait à dissiper les ténèbres de la crédulité et de l'ignorance et nous détournions ses gestes (surtout eux), ses paroles vers les eaux troubles de la magie. Alors nous préférons mêler le surnaturel à nos fréquentations ordinaires. Nous mettions en action la dynamo de notre vélo et nous nous découvrons fièrement fabricant de lumière. Certains de nos camarades, les plus délurés, confectionnaient des postes à galène. Sous leurs écouteurs, ils prenaient un air étrange tandis qu'ils titillaient une sorte de cailou. Ils s'adonnaient en général à cet exercice en dehors de leurs parents ; ils enfermaient leur appareil dans des tables de nuit ou, en pension, dans leur placard. Certes, la radio, qui faisait ses débuts, nous intriguait et nous avions la faiblesse de croire que la voix passait à travers ses étranges fils, mais l'amateur de poste à galène avait pour lui le prestige de la clandestinité. Ce qu'il pouvait entendre demeurait non identifié et lui parvenait à travers un bruitage incessant. Nous ne pensions pas alors à un dialogue avec des extra-terrestres, mais à des bateaux en perdition, à des explorateurs qui battaient la savane en Afrique. Etre à l'écoute d'un message peu intelligible et ne pas être en mesure de porter secours, quelles portes grandes ouvertes sur l'aventure et nous ne fûmes pas étonnés plus tard d'entendre les voix de Radio-Londres ! *Nous avions déjà pris le maquis quelques années avant le général de Gaulle ou avant Jean Moulin*.

Quant à nos parents, leur existence était accaparée par toutes sortes de soucis et ils se disaient que la diffusion de l'électricité ne modifierait pas grand-chose à leur vie. Ils vivaient dans l'espoir des moissons, mais encore davantage dans la crainte des intempéries, comme le gel tardif du printemps. Il suffisait d'une matinée trop fraîche en avril pour que les pruniers, l'une des richesses de notre Lot-et-Garonne, soient abîmés et la récolte compromise. Ou encore de multiples maladies attaquaient nos arbres. On ne savait pas trop comment y remédier et l'on trouvait un peu scandaleux qu'un arbre, un bel arbre innocent et bien soigné, tombe malade : la maladie des hommes et des bêtes nous paraissait davantage dans l'ordre des choses. Déjà, à cette époque, les tomates se vendaient mal pendant certaines années. Quand le foin avait été insuffisant, il fallait abattre les bêtes et les vendre à vil prix. Comme nous vivions en autosuffisance, comme l'essentiel de nos dépenses consistait en l'achat du café et

de l'huile, on pouvait parer à ces contrecoups en vivant encore plus chichement, mais cela faisait mal au cœur d'avoir autant travaillé pour rien. *Toutes ces remarques ont été exposées pour montrer que cette forme de progrès, pourtant assez étonnante, n'accaparait pas l'attention de tous les esprits et qu'elle prenait place au milieu d'autres soucis ou d'autres convoitises*. L'eau venait parfois à manquer, la terre et les bêtes avaient soif. La source située un peu plus haut que le hameau de Saint-Pierre-de-Caubel se déplaçait inexplicablement. Nous faisons appel à un sourcier qui retrouvait son nouveau logis et j'avoue qu'aux yeux des habitants du hameau cette recherche nous paraissait plus prodigieuse que la venue d'une électricité anonyme. Ainsi un homme entraînait en sympathie avec l'eau, avec les profondeurs de la terre et à nous autres, ses compagnons qui croyions si bien la connaître, elle ne parlait pas de la même manière. Nous savions ses caprices, ses besoins, ce qu'elle pouvait donner, dire de mémoire quand le soleil se coucherait sur elle en mai, mais nous ne l'entendions pas glouglouter, nous ne pénétrions pas dans le mystère de ses entrailles et notre baguette de jonc serait restée muette. De là à croire que certains hommes avaient le privilège de communiquer avec les morts ou de nous jeter un mauvais sort, il n'y avait pas un pas bien grand de plus à franchir.

Notre campagne n'était pas traversée par beaucoup de lignes et quand je suis revenu à Caubel après vingt ans, j'ai été étonné par leur nombre actuel. Peut-on souscrire à ce que Jacques Lacarrière dit : « Les grands pylônes de ligne à haute tension sont particulièrement utiles, car on les voit de loin et comme leurs lignes coupent toujours au plus court, enjambant les montagnes, traversant les forêts sans souci des sentiers, ils nous évitent de grands détours lorsqu'on peut en longer la base. » Certes les œuvres de l'homme, en l'occurrence ces pylônes tout autant que les clochers ou les châteaux d'autrefois, constituent pour les marcheurs l'équivalent des « amers » pour les marins. Encore faut-il qu'ils émergent dans des régions inhabitées, ce qui n'est pas le cas du Lot-et-Garonne, que l'œil aille à leur recherche comme à un bon secours et le rêve, *ce serait qu'ils se balancent au-dessus d'une forêt vierge, qu'ils scellent l'alliance incongrue du ciment ou du métal et d'une verdure exubérante*. En revanche, quand il existe d'autres signes, ils saturent le paysage jusqu'à l'écoeurement. Pour ne pas être injuste, la multiplication des routes, dont on parle moins, me semble aussi gênante. En droit, elles viennent en aide à tous les habitants, elles facilitent leurs déplacements, mais, par leur nombre, elles morcellent, elle dépècent la terre beaucoup plus que les pylônes et les fils électriques. Quand je suis revenu du côté de Monclart-d'Agenais, j'ai été choqué par tant de routes goudronnées qui ont surgi là où n'existaient que quelques chemins. Le canton demeure assez peu habité, mais, par la seule existence des routes, il s'est transformé en une sorte de lotissement pavillonnaire. Car il n'y a plus de masses rebelles ; la lisibilité aboutit à son contraire : beaucoup de vecteurs, de réseaux, mais plus rien à résumer, à mettre en valeur. Quand ils étaient peu nombreux, ces fils électriques qui parcouraient des kilomètres, et sans doute toute la France, me faisaient rêver. Je n'y voyais pas, comme les hommes d'aujourd'hui, un réseau sur lequel nous serions tous branchés et qui constituerait une forme d'asservissement. J'aimais qu'ils se balancent au vent et du moins dans ma mémoire ils ne sont pas tendus. Ils nourrissaient mon désir d'évasion, car, comme les rails d'un chemin de fer qui passait à quelques kilomètres de chez nous, ils allaient n'importe où. En même temps, je ne leur accordais pas une grande importance. Même s'ils dispensaient de la lumière et de la chaleur, ils ne faisaient pas croître comme le soleil. Il eût été dérisoire de tendre vers eux nos mains. Oui,

l'électricité au singulier demeurait une abstraction. J'aurais dit l'électricité comme la chimie, comme la métallurgie, comme le progrès. Quand elle se diffusait en une multiplicité innombrable, elle se relativisait singulièrement et alors je comparais à mes deux pôles nourriciers, aimants : le soleil et la terre, cette infinité misérable de lampes, de fils, de prises. Il n'y avait qu'une terre que je ne finirai jamais de parcourir, elle qui, sous mes pas, faisait le gros dos. Il n'y avait qu'un soleil de qui dépendaient les beaux et les mauvais jours, alors que nous allumions tous nos loupottes comme de grands scouts égarés dans un milieu hostile. J'aurais aimé être le fils privilégié du soleil et de la terre : si j'avais été engendré par l'électricité, j'aurais été, à coup sûr, un être grimaçant, convulsif, j'aurais tressauté à chaque pas pour avancer.

*Que devint l'électricité pendant la guerre ?* Il ne fallait pas dépasser une certaine consommation, mais ce rationnement nous parut moins pénible que celui du pain ou de la viande. En outre, nous avions pris l'habitude de nous coucher tôt et, de tradition, nous n'étions pas de gros consommateurs. Ce qui nous frappait davantage, c'étaient les consignes de la « défense passive » ou des autorités militaires. Il fallait badigeonner certaines fenêtres qui, longtemps après la guerre, demeurèrent bleuées, éteindre toutes les lumières en certaines circonstances. Alors la ville apparaissait sinistre à qui s'y aventurait à ses risques et périls, s'il n'avait pas de laissez-passer. Nous avons senti l'existence pressante, pesante de la guerre parce que nous avions faim et froid, parce que certains Français étaient déportés mais aussi à la vue de nos villes plongées dans les ténèbres ; et alors nous nous disions que nous ne sortirions jamais de cette époque de détresse. Or, en même temps, la lumière était ailleurs et parfois elle se dépensait à profusion dans un gaspillage ahurissant. En cas d'alerte, des caves semblables à celle de M<sup>me</sup> Rosa avec des bougies, quelques couvertures, des paroles chuchotées mais au-dehors les fusées éclairantes de la DCA et de l'aviation, des bombes qui explosaient, des avions en torche, des débuts d'incendie. Ces illuminations ne devaient rien à l'électricité, mais, pour notre regard, elles participaient des foudres du ciel et *il nous semblait que c'était bien le ciel qui s'électrisait, que les hommes dans leur démente y avaient mis le feu.*

Cependant nous n'attendions pas un grand secours moral de l'électricité et nous redécouvriions amèrement que la lumière électrique n'a pas de chaleur, qu'elle ne se consume pas comme une bûche, que nous ne pouvons pas jouer avec elle en nous déplaçant. Nous étions seuls, nous avions froid, il était encore trop tôt pour nous coucher et, bizarrement, la seule source de chaleur, autour de laquelle nous nous regroupions, consistait en notre poste de TSF : non seulement la voix de Radio-Londres qui s'obstinait, au creux de la vague, à diffuser l'espoir, à flétrir les trahisons et la collaboration, mais aussi toute autre émission qui, par le canal des chansons à la mode, nous berçait, rendait notre prison, notre repliement plus supportable.

Je dois toutefois, en cette occasion, exprimer ma gratitude envers la lumière électrique. Nous vivions tous ensemble, que ce soit à la campagne ou à Nice, au milieu d'un grand affairement et sans qu'il soit question d'élever des cloisons ou de fermer une porte. Ce régime devait me convenir puisque, comme tous les enfants de ma génération, je m'attardais dans la cuisine, cet espace-carrefour. Et, cependant, il m'arrivait déjà de vouloir revenir à moi-même, de me ménager un espace bien à moi. C'est ce qu'une lampe installée sur une sorte de bureau (en vérité une simple table) me permettait. La pièce ne m'appartenait pas, mais par la vertu d'une lampe douillette, j'avais, enfant, la joie de posséder un espace propre. Je m'absentais des autres, de tous ceux qui recevaient la lumière d'une lampe commune posée au plafond.

Pendant la guerre, j'éprouvais plus fort ce besoin d'oublier un monde cruel, absurde, d'exécutions et de privations qui semblaient devoir s'éterniser. *Nous étions tenaillés par le froid, par notre estomac, par les engelures : grâce à une lampe, je rejoignais une sorte de no man's land soustrait à la folie des hommes.* Malgré un avenir qui s'annonçait très sombre, je vivais les délices de l'intimité et de la rêverie. Sans cet éclairage qui m'était destiné et qui bordait mon territoire, je n'aurais pas pu les éprouver et quand j'éteignais ma lampe, je regagnais tous les autres. La guerre s'est terminée. J'ai parfois cherché la solitude, mais ce n'était plus jamais avec le sentiment d'échapper de justesse, et par miracle, à un péril mortel.

Si je veux dépasser ces quelques évocations et comparer des technologies entre elles, je m'aperçois du silence observé à l'égard du corps des électriciens, silence qui contraste avec l'importance accordée à la guerre du rail. Je ne décerne pas aux seuls cheminots la palme du courage et il y eut, à coup sûr, des martyrs parmi les employés de ce que serait plus tard l'EDF. Mais la population avait les yeux tournés du côté des cheminots. On leur supposait, à juste titre, une tradition de fronde, de résistance, le sens de l'honneur ; leur action pouvait être déterminante dans l'acheminement des convois et dans les actions de sabotage, avec ce que ce mot comporte de technicité. D'ailleurs, dès 1940, ils avaient contribué à faire passer en zone sûre des évadés ou de futurs combattants. J'en conclus que la symbolique du chemin de fer était plus forte que celle de l'électricité. D'une façon plus générale, l'électricité ne bénéficiait pas alors d'un corps de bâtiment, d'ouvrages aussi visibles que ceux du rail ou même du gaz. Par exemple, dans chaque agglomération, nous pouvions désigner l'usine à gaz, reconnaissable à d'immenses citernes. Elle se situait inévitablement dans un quartier maudit, là où l'on range les entrepôts, là où la voirie est mal entretenue, là aussi où souvent l'on avait installé les abattoirs comme à Nice, dans le quartier Saint-Roc qui votait à gauche. Nous n'aurions pas pu, en revanche, indiquer ce qui donnait l'électricité à la ville. Dans notre imaginaire, nous pensions parfois aux barrages qui, en haute montagne, captaient une eau tumultueuse. Ainsi le phénomène électrique, phénomène plutôt urbain, connotait un air plus libre, un climat plus rude. Les choses ont changé quand l'EDF s'est structurée et a su devenir une entreprise gigantesque. Elle a fourni beaucoup plus d'énergie qu'auparavant, mais aussi elle s'est insinuée de mille manières dans tous les foyers, à tel point qu'une panne a des effets considérables, ce qui ne fut pas le cas pendant la dernière guerre.

Les hommes de cette époque ont, sans nul doute, été frappés par l'avènement de l'électricité qui transformait totalement la perception urbaine, mais j'ajoute aussitôt que la ville n'a pas seulement étonné les fils de la campagne par cette profession lumineuse. *Nous ne devons pas sous-estimer d'autres signes prodigieux à nos yeux, comme la densité humaine.* Les boulevards, les cafés, les métros, les sorties d'usines brassaient des multitudes de visages. Jamais nous n'avions vu autant d'hommes courant ou s'entassant à la fois. Ils étaient partout, dans les rues, dans les salles d'attente, sur les quais de gare et ils semblaient prendre plaisir à faire nombre, ils retardaient le moment de se séparer pour se rendre chez eux. Cette prolifération avait un air d'étrangeté et s'ils étaient soulevés par un mouvement de panique ou par le désir de nous étouffer, qu'advierait-il ? Cette accumulation d'énergie humaine avait, par quelques côtés, une dimension électrique : elle cherchait une décharge ; la foule devenait nerveuse, elle désirait un prétexte pour se dépenser, parfois au détriment d'une innocente victime. Ou encore les choses allaient tellement plus vite. Nous étions éberlués par tant de précipitation, par les

accélération subites et aussi que tous ces mobiles s'entrechoquent assez peu souvent. Toute une génération a été sensible « aux lumières de la ville ». L'expression n'était pas aussi naïve qu'elle le paraît aujourd'hui ou alors cette naïveté exprimait fort bien la fascination que la ville exerçait sur les esprits, avec le danger de papillonner inutilement autour d'elle et le risque de s'y brûler, même s'il s'agissait en l'occurrence d'une lumière froide. Cette lumière apparaissait comme une source d'illusions parce que certains quartiers de plaisirs perdaient au grand jour leur charme et semblaient alors bien piteux. Démaquillés, ils avaient quelque chose d'inconvenant, d'incongru. En fait, nous aurions dû nous montrer plus indulgents, comprendre que la lumière, comme Georges Charbonnier nous le rappelait, suscitait une architecture qui leur était propre et que nous n'avions pas à rapporter au monde diurne.

Cependant, je voudrais faire remarquer que nous avions affaire à des alliances parfois plus subtiles ou plus crues. Plus crues sous la forme de la surexcitation dans les grandes fêtes foraines. Les lumières violentes des stands bénéficiaient des hurlements, du grand bruit des montagnes russes, des tirs de carabine, des cris de frayeur ou des rires excités des filles. Jamais la lumière ne nous aura autant giflé, aveuglé. Nous venions nous faire brutaliser par elle ; pendant leurs jours de congés, militaires, jeunes gens en goguette, bonnes s'y rendaient parce qu'ils espéraient les joies d'une fête populaire, mais aussi parce qu'ils n'auraient pas pu, s'ils l'avaient voulu, se soustraire à cette emprise, d'autant plus forte que le reste de la ville était encore assez peu éclairé et bruyant. Leur cœur battait plus fort au fur et à mesure qu'ils approchaient de ce *vacarme lumineux*. Des alliances plus subtiles. Pendant l'été, nous nous promenions dans des rues qui étaient claires fort tard. Puis nous rentrions en classe en octobre, les journées devenaient plus courtes. La douceur-douleur crispante, à peine angoissante de cet automne qui débutait, consistait à jouir d'un mélange indicible entre les magasins qui éclairaient leurs vitrines et la lumière du jour qui persistait encore. Plus tard, entrés dans l'hiver, les choses seraient plus nettes : d'un côté, la lumière artificielle, de l'autre, les ténèbres. Comme nous aimions ce *faux jour*, ces instants où nous ne savions à quelle source imputer la lumière d'où procédait ce mélange invraisemblable, et le mélange nous paraissait d'autant plus énigmatique que la lumière se diffuse et que l'on ne pouvait pas comparer ce phénomène à la confluence de deux fleuves en droit discernables. Puis la nuit venait et l'étrange alchimie faisait place à un univers où les choses distinctes étaient à nouveau séparées. Dans notre chambre, nous attendions que la nuit pénètre par les fenêtres ou, au contraire, nous allumions la pièce un peu plus tôt pour que la lumière naturelle se mêle à celle des ampoules. Nous regardions les feuilles de papier, le napperon, quelques objets se décolorer, virevolter dans une hésitation chromatique avant de se loger dans des valeurs qui, de toute manière, ne seraient pas la résultante mécanique de la lumière de la lampe sur les objets. De telles observations minutieuses qui cherchaient à surprendre des événements, des modifications, n'auraient plus de sens maintenant, ou bien elles apparaîtraient comme des bizarreries, parce que l'électricité est trop vieille pour nous émerveiller, parce que jouer avec elle semblerait aussi inconvenant que de nous costumer pour aller à notre travail en mignon ou en sans-culotte. Les truqueurs, quand ils existent, s'attachent maintenant à dérégler des machines sophistiquées, à triturer des programmes informatiques ou des codes génétiques, à bricoler dans l'électronique. Ils trouveraient nos jeux d'autrefois bien simples.

J'ai cru que le cinéma avait partie liée avec l'électricité et ceci sans raisons très claires. Car il existe tant de machines qui utili-

sent cette forme d'énergie. Pourquoi cette association qui n'a rien de contraignant et de bien évident ? Je devais penser que des hommes ne pouvaient s'assembler dans une salle aussi ténébreuse que parce qu'à tous moments on pouvait l'éclairer ou encore *cette nuit artificielle (celle de la salle pendant le film) ne pouvait être contemporaine que des lumières artificielles*. Nous nous prenions pour les témoins des inversions de la modernité. Nous sortions d'un cinéma de Nice ou de Paris au mois de juin, après une séance donnée l'après-midi, les yeux encore aveugles ou rêveurs. Nous étions saisis par l'évidence du soleil à laquelle nous avions peine à croire. Nous titubions pendant quelques instants, non point seulement parce que nous avions à nous adapter à ce nouveau milieu, mais aussi parce que nous ne voulions pas accorder créance à la prose des choses (nous reproduisions cette inversion, en fermant chez nous les volets en plein été et en plein jour ; ainsi nous lisions longuement un livre à la lumière d'une lampe et nous refusions pour plusieurs journées l'été, la plage, ses facilités. Nous guettions quelques raies ensoleillées comme des importunes. *Plus tard, du bel été, je ne retiendrai pas la course aux étoiles, le Grand et le Petit Chariot, les bals au bord de l'eau mais ces navigations nocturnes, solitaires, à l'abri du soleil*. Il faut ajouter que les films de cette époque, du moins ceux que nous aimions, nous plongeaient souvent dans les délices des ombres et des lumières artificielles : des films noirs avec des privés, avec des détectives, avec le grand Humphrey Bogart. Ne nous abusons pas sur ce qui constituait leur charme. Ce n'était point la violence ou la suspense mais une sécheresse qui avait pour origine les ellipses, la sobriété du récit et aussi le blanc et noir de l'action. Les rues maudites, c'est évident, mais, au-delà et bien davantage, des visages, voyous, gangsters et policiers réunis, qu'on ne voyait jamais complètement, qui apparaissaient de face ou de trois quarts dans le tourbillon de la caméra. Adieu les fanfreluches multicolores et la terre qui se divertit à déjouer de toutes les couleurs et le soleil qui joue au faraud. Les lumières de l'imprimerie d'un quotidien qui s'écrit et se confectionne pendant la nuit, celle d'une lampe que l'on braque sur un gangster pour lui extorquer des aveux ou qui éclaire la face sinistre d'un commissariat, l'éclairage d'un escalier d'incendie extérieur à l'immeuble et dont on attend une ultime issue, les abat-jour enfumés d'une salle de jeux ou d'une arrière-salle où l'on met au point les derniers détails d'un gros coup. Les baisers rares des amoureux se devinaient plus qu'ils ne se percevaient. Les voix, même celles de l'armée du crime, nous arrivaient déformées par cet éclairage : chuchotées, ou quand elles ne l'étaient point, rauques, elles aussi enfumées. Qu'il était beau ce cinéma qui ne reniait pas l'artifice de ses décors et qui nous submergeait dans un autre univers, celui des studios d'Hollywood ! *Les spectateurs unis dans ce sacerdoce commun abjuraient le soleil, les saisons ; ils devenaient* à leur tour des ombres, des gros plans et ils se seraient sentis d'horribles voyeurs s'ils avaient eu l'impudence de ne pas dépouiller leur masse de chair rubiconde pour assister à un spectacle de cette sorte.

A un niveau plus collectif et qui cependant demeure tout aussi onirique, une foule, pour être belle, doit comporter un mélange d'être et de néant. C'est ce que les films en noir et blanc avaient rendu sensible et c'est pourquoi les plus belles foules se déplacèrent quand l'électricité, le néon ne se gaspillaient pas indûment, quand des sources ponctuelles de lumière mettaient en valeur certains visages et en laissaient d'autres dans l'ombre. Une perception granulaire ou ondulatoire d'une foule décomposée-recomposée et non plus cette massivité sur laquelle beaucoup de sociologues ont cru bon d'insister. Les boulevards étaient inondés de lumière, mais, tout à côté, il y avait de petites rues



Figure 4. Le confort électrique à la portée de tous. Arts ménagers. 1925.

presque calques, des escaliers endormis, un ascenseur dans le repos de la pénombre. La foule, par elle-même, créait des masses d'ombre ; parfois un visage, un instant, absorbait de la lumière ou recevait des confettis de lumière et d'ombre. Les passagers des automobiles apparaissaient et disparaissaient au regard. *L'électricité, loin d'uniformiser la perception urbaine, l'aura donc nuancée.*

Nous eûmes bien tard le réfrigérateur qui, lui aussi, avait rapport à l'électricité, mais je me demande si ce rapport était bien net dans mon esprit. L'électricité était souvent liée à la lumière qu'elle répandait. Si le réfrigérateur m'étonnait, c'était comme une machine parmi d'autres, sur le fonctionnement duquel je ne m'interrogeais pas outre mesure. Nous n'en possédâmes pas pendant longtemps et j'aurais pu ressentir cette absence sur le mode blessant d'une distinction sociale négative. Tel ne fut pas le cas, car si parfois je me comparais à mes camarades, ce n'était pas au regard des objets qui m'étaient ou non refusés : peut-être le faisais-je au regard de l'adresse verbale, de la réussite scolaire, des succès féminins, des fables que certains savaient inventer et accréditer... L'achat du réfrigérateur aura, cependant, marqué une coupure et s'il fut si tardif, c'est qu'en son absence nous perpétuions, sans le savoir, une tradition, un usage de l'espace qui nous était cher. A Saint-Pierre-de-Caubel, nous disposions les aliments qui risquaient de se gâter, non point exactement dans une cave, mais dans une pièce située en contrebas du rez-de-chaussée. C'est ainsi que nous jouions avec le temps, parfois vainqueurs, parfois perdants. Je ne parle pas de la viande, dont nous trouvions normal qu'elle fût quelque peu avariée et qu'elle « sentît ». Le faire remarquer, même avec discrétion, relevait de l'impertinence, du mauvais esprit et il est vrai que nous nous livrions à de telles remarques quand nous étions de mauvaise humeur (pendant la guerre, nous étions si heureux de savourer un poulet qui nous arrivait du Lot-et-Garonne jusqu'à Nice, après un trajet d'une dizaine de jours ! et, par malheur, nos amis paysans oubliaient parfois de le vider de ses entrailles).

Je considère un autre bénéfice de cette absence. Puisque nous n'avions pas de réfrigérateur, nous devions, comme bien d'autres, consacrer une pièce à la conservation des aliments. Quoi de plus naturel à la campagne ! Dans une ville, la chose paraissait plus étonnante. Notre appartement était grand ; la pièce (nous l'appelions « la pièce du fond ») se trouvait à son extrémité et c'était des sortes de petits charrois pour y entreposer nos aliments. Nous usions aussi du rebord de la fenêtre de la cuisine qui ne voyait pas le soleil mais qui n'était pas particulièrement froid. Le beurre marinait sous une cloche à eau. Quand nous eûmes un réfrigérateur, que nous ne cherchâmes pas, par indifférence, à régler, je sortais de l'appareil une sorte de caillou jaune. Quoi, le lait, crémeux, la tendresse du monde, pouvait se transformer en du minéral, en un projectile blessant. Quelle étrange métamorphose lithologique ! Nous nous accommodions fort bien d'un beurre mou, légèrement rance et jaunâtre. *Ainsi nous avons gagné un parallépipède blanc et nous avons perdu au change une pièce qui impliquait, de surcroît, une autre façon d'user du temps car cette pièce où nous entreposions les aliments suscitait de multiples déplacements.* Elle jouait un rôle important dans notre existence. Nous n'hésitions pas à stocker, à empiler : *une épicerie, un comptoir dans un appartement, quelle chance pour un enfant et même pour un adolescent.* Nous ne nous contentions pas d'entreposer. Nous nous occupions de stocker, de faire la chasse aux chareçons pour les haricots, d'éviter que les pommes de terre ne germent, il nous fallait être attentifs aux grosses mouches, aux fourmis, trier les lentilles, retourner les tomates pour le cas où elles se gâteraient. Nous multiplions les occasions pour nous rendre dans cette chambre, pour y vivre, pour y rêver. J'ai poursuivi ce rêve : j'ai encore une chambre du fond dans laquelle j'empile maintenant des revues, des livres, des diplômes d'étudiant, mais je ne sais pas faire crisser et humer le papier comme je savais palper la pomme de terre, les lentilles, les haricots.

Il m'est difficile de démêler avec exactitude le jeu des causes

et des effets, des déterminants essentiels et des circonstances occasionnelles qui nous ont incités à l'achat du réfrigérateur. Par exemple, la confection des conserves et des confitures que nous entreposions nécessitait le recours à des mères de familles qui se consacraient entièrement à leur foyer ou à la coexistence avec de vieilles grand-mères. Que ces dernières n'habitent plus avec leurs enfants parce que la cohabitation n'est plus dans les mœurs ou parce que les logements sont devenus plus exigus, et il n'y a plus lieu d'étaler les condiments, les aliments dans une pièce à part où, en fin de compte, on gaspillait son temps d'une belle manière gratuite à les contrôler, à les trier. Mais, à l'inverse, quand cette activité s'est avérée vaine ou impossible (et avant que l'on ait inventé les clubs vermeils et les foyers du troisième âge), une grand-mère a douté de son droit à l'existence et, pour employer de grands mots, a douté du sens de sa vie. Je me demande, en cet instant, si l'achat du réfrigérateur n'a pas précipité la mort de ma propre grand-mère. En effet, qu'allait-elle faire et donc devenir sans cette activité qui lui était dévolue et dont elle était fière ? En outre, notre quartier tout entier s'était maintenant équipé et elle ne pouvait plus comparer ses mérites à ceux des personnes de sa génération. Imaginez un ingénieur, un chercheur, un artisan à qui l'on ôte la possibilité d'œuvrer et de parler de son travail et d'en faire reconnaître les valeurs. Or l'émulation était grande entre toutes les vieilles et la distribution des couronnes et des excellences allait jusqu'au raffinement. L'une d'entre elles excellait dans la conservation des poivrons, des condiments et l'autre confectionnait d'excellents pâtés de lièvre. Cela ne suffisait pas. Le quartier ne se contentait pas d'élire, d'un seul mouvement du palais, une reine de la confiture. Celle qui triomphait indiscutablement dans la confiture des fraises se laissait surpasser quand il s'agissait des cerises.

J'ai donc parlé du rebord de la cuisine et de la « pièce du fond ». J'aurais dû plutôt écrire que tout notre appartement se diversifiait d'une manière étonnante, que seuls les membres de notre famille savaient reconnaître. Telle pièce était plus fraîche en telle saison, telle autre humide ; on pouvait mieux aérer cette autre quand venait le moment « d'enfermer l'hiver ». L'absence de réfrigérateur et, par voie de conséquence, la nécessité de surveiller les aliments, de les entretenir, n'était que le symbole d'une activité plus multiple qui concernait les vêtements, les rhumatismes du grand-père, la sauvegarde de notre sommeil, l'agrément de nos siestes estivales. En outre, l'inconfort, dont nous primes la mesure tandis que nos voisins et amis augmentaient leur panoplie électromagnétique, constituait, en fait, un moyen de sentir vivre notre appartement, d'en ausculter le bien-être, tout comme l'on peut répugner à soigner un membre malade parce que nous avons appris à vivre en compagnie de ses souffrances.

Nous avons capitulé, non point sous la pression amicale de nos parents ou parce que l'on n'ose pas exagérer une différence, mais parce que le monde, dans sa globalité, rendait dérisoire notre manière de vivre. Ainsi, pour prendre un exemple et une contrainte parmi tant d'autres, nous avons trouvé dans les magasins du beurre, du lait, des fruits, de la viande préemballés, et empaquetés, des produits calibrés et déjà triés. *Il aurait été imprudent, et en quelque sorte inconvenant, de les disposer dans notre pièce du fond qui méritait du beurre, des fruits, de la viande à l'état libre.* Le changement se manifestait sous des formes moins visibles. Pendant longtemps, les marchands vendaient à bas prix leurs fruits quand ils étaient en abondance ou qu'ils étaient trop mûrs, « touchés ». Nous en profitions comme d'autres familles pour faire des confitures. De telles occasions se faisaient de plus en plus rares, les marchands préférant, en ces circonstances, jeter leurs fruits plutôt que consentir des rabais.

Lorsqu'un verrou saute, ce sont toutes les résistances qui cèdent, même s'il nous a fallu du temps pour acheter un aspirateur, une machine à laver, et leur achat ou leur intégration dans le foyer domestique aura compté dans la saga familiale. Tandis que d'autres mettaient leur point d'honneur à adopter ces nouveaux objets, nous entendions conserver l'intégrité de notre corps, je veux dire l'usage que nous en avions. Il aurait fallu plaquer l'aspirateur contre le sol ou les tapis. Il nous paraissait ridicule de chercher à adhérer ainsi au sol et nous continuions, par fidélité à tant d'années et peut-être de générations, à chasser la poussière devant nous ou, davantage, dans un geste désinvolte, rapide qui nous rachetait de l'humilité de la tâche, à soulever l'appareil qui, d'ailleurs, à la différence d'un bon balai, le faisait sans grâce. Nous avons cessé de faire bouillir le linge dans une grande lessiveuse pourvue, en son centre, d'une cheminée. Mais quelle ne fut pas notre déconvenue de sortir de la machine à laver un linge fripé, ramassé sur lui-même ! Il nous fallut réparer le désastre, défroiser le linge, lui redonner une forme humaine, mais nous n'oublîâmes pas, de longtemps, le spectacle auquel nous avions assisté : chemises, combinaisons, taies d'oreiller essorées, desséchées, déformées et qui avaient perdu leur noblesse.

Nous étions consternés. On nous avait exproprié de notre propre appartement et, maintenant, on avilissait à plaisir nos vêtements, nos sous-vêtements, notre intimité. Puis, nous nous sommes mis à ricaner en entendant la machine à laver du locataire du dessus qui commençait à tressauter comme une vieille dingue qu'elle était.